



**HAL**  
open science

## SCOTT, ROMANCIER TOUT COURT

Myrto Petsota

► **To cite this version:**

Myrto Petsota. SCOTT, ROMANCIER TOUT COURT. L'Atelier du Roman, 2019, 98, pp.122-127.  
hal-04524980

**HAL Id: hal-04524980**

**<https://hal.science/hal-04524980>**

Submitted on 28 Mar 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

# SCOTT, ROMANCIER TOUT COURT À

propos de *Waverley*

Myrto Petsota

Les nouvelles éditions de Walter Scott proposent des clefs de lecture qui semblent être conçues pour faire comprendre au lecteur contemporain autre chose que ce qu'il a ressenti, s'il ressent encore quelque chose en lisant. C'est là que commence la campagne de marketing et les étiquettes de vente se succèdent :

1. *Waverley* est le *premier roman historique* et Scott est l'inventeur d'un *nouveau genre*.

2. La fiction de Scott est *auto-référentielle*. Ajoutez à cela les fameuses allusions littéraires dont nos savants sont si friands et vous saurez pourquoi nos enfants ne le liront jamais.

3. Scott a le goût de la *parodie*. *Waverley* est un roman léger et drôle. Encore faut-il entendre la voix (*aeiōdo*), pour l'accompagner ou prendre le détour (*parodos*).

Lukács a voulu rétablir la réputation de Scott en tant que romancier sérieux et a œuvré pour qu'il soit aujourd'hui reconnu comme l'inventeur du roman historique. Ensuite on a reproché à Scott d'avoir perverti les esprits en altérant le sens de l'histoire dans ses romans ; Twain, plaisantant, allait tout de même jusqu'à dire qu'il était responsable de la Guerre de Sécession. J'attends encore le jour où l'on reprochera à un expert comptable de ne pas faire de la musique. Chaque artisan et chaque artiste a son matériau et ses outils. Scott était certes joueur, mais ce n'était pas un charlatan, il nous a servi un roman, pas de l'histoire à l'eau de roman. Pouvons-nous le prouver ? Essayons.

### **D'abord, un micro-résumé critique :**

Edward Waverley est à la fois le fils de son père, whig hanovrien, et l'enfant de son oncle, tory jacobite. Dans son voyage de l'Angleterre vers l'Écosse, et pendant qu'Edward, lecteur de romans et jeune homme au tempérament romantique découvrira, plus que le piège que constitue son double héritage, les pièges auxquels il sera pris par son tempérament, le lecteur découvre la richesse de son éducation romanesque. Comment Scott y parvient-il ?

### **en mettant les personnages avant l'histoire ;**

Dans la vie de Walter Scott, l'homme, les romans sont les fleurs d'un immense bouquet qui constitue son œuvre, une preuve de l'amour sincère et généreux qu'il portait à l'égard de l'Écosse. En ce sens, l'histoire du pays, de la nation, de ses grands hommes et de ses petites gens constitue un liant incontestable. Mais l'histoire est chez Scott à peine plus que l'histoire périphérique dont parle Kundera, une histoire qui demeure au service du roman, et plus précisément, de ses personnages. Les occasions de le constater sont abondantes, une seule suffira ici. Au neuvième chapitre, Waverley explore le manoir dans le domaine de Tully-Veolan où il rencontre le personnage de David Gellatley, le domestique fou-imbécile. Le chapitre s'achève ainsi :

Mais Rose Bradwardine mérite que son *indigne historien* (mon emphase) ne l'introduise pas à la fin d'un chapitre.

Avant d'en commencer un autre, nous ferons remarquer que Waverley dans ce colloque avait appris deux choses : qu'en Écosse une maison s'appelait une ville, et un fou un *innocent*. (Traduction de 1838 par Albert Montémont.)

Notons le rapport au personnage : son créateur et son lecteur lui doivent quelque chose et pas l'inverse. Le roman, lui, émerge du croisement de loyautés et de devoirs différents, dans lequel s'inscrit l'expérience du héros. Enfin, le lecteur accompagne Waverley dans la découverte de l'Écosse et du nouveau rapport au monde qui est souligné dans la dernière phrase du chapitre.

### **en s'inscrivant dans une filiation romanesque ;**

que Scott revendique et que le lecteur de romans reconnaît, celle de Cervantès et de son Quichotte. Extrait du chapitre 5 :

Le lecteur s'attend peut-être, d'après les détails minutieux dans lesquels je suis entré sur les habitudes de Waverley, et les impressions qu'elles devaient produire sur son imagination, que mon histoire est une imitation du roman de Cervantès ; mais il me jugerait mal en faisant cette supposition. Mon intention n'est pas de suivre les traces de cet inimitable auteur, et de décrire comme lui ce bouleversement complet de l'intelligence qui dénature tous les objets aussitôt qu'ils frappent les sens, mais de peindre cette aberration d'esprit plus commune, qui ne change point le fond des choses, mais les couvre d'un vernis romanesque.

Il y dans cet extrait, d'une part, la manière précise donc Scott saisit la vérité romanesque du Quichotte, d'autre part l'aveu de son intention. Mais il y a aussi une question de choix de traduction. Scott écrit en anglais « a tincture of its own *romantic* tone and colouring ». La nouvelle traduction reprise pour l'édition de la Pléiade ne revient pas sur le choix de traduire *romantic* par *romanesque*. Quand le roman a été traduit la première fois, Girard n'avait pas encore balayé le terrain pour enfin distinguer « mensonge romantique » de « vérité romanesque », et expliquer aussi comment le deuxième peut découler du premier. Mais je trouve cela curieux qu'un traducteur plus récent ne trouve pas cela opportun de reprendre ce « romanesque » pour en (re)faire un « romantique », malgré le flou qui règne encore sur ces deux termes en français. Loin de moi l'idée de juger les passeurs de l'œuvre de Scott, à qui le lecteur français doit beaucoup, mais il est important de comprendre par quels procédés il nous reste du roman dit historique de Scott, ni le roman ni l'historique. Car ce n'est peut-être pas un hasard si le même traducteur, lorsqu'il devient critique de l'œuvre présente les choses ainsi :

l'épopée, que l'on peut considérer comme l'ancêtre du roman historique et qui fut remise à l'honneur par Scott au commencement du xix<sup>e</sup> siècle, dans ses poèmes narratifs d'abord, puis dans ses romans, n'a pas toujours les accents triomphalistes qu'on attend d'elle en général.

Deux généalogies différentes, deux ontologies différentes, hélas.

**en inscrivant sa création entre le sacrifice et l'irrévérence** ; Girard parlait notamment d'un certain *sacrifice* nécessaire à l'émergence du romancier, « il lui faut, expliquait-t-il, mourir à l'orgueil romantique. L'écrivain meurt dans son œuvre pour renaître romancier de même que le héros voit se dissiper ses illusions au moment de la mort. » Scott doit enterrer ses aspirations poétiques afin que le roman puisse être. En ce qui concerne son personnage, c'est la mort de son

camarade Houghton, qui le fait revenir sur son parcours jusque-là :

Oui, dit-il, c'est la vérité ; j'ai agi envers vous avec la cruauté d'un étourdi. Je vous ai ravis à vos champs paternels, à la protection d'un seigneur bon et généreux ; et après vous avoir soumis à toute la rigueur de la discipline militaire, je n'ai point voulu porter ma part du fardeau. J'ai abandonné la tâche que j'avais entreprise, laissant ceux que mon devoir était de protéger, et ma propre réputation, souffrir des impostures d'un scélérat. Ô indolence et in décision d'esprit ! si vous n'êtes pas de véritables vices, à combien de cruelles misères et d'affreux tourments vous frayez parfois la route.

Le lecteur est contraint, en même temps que *Waverley*, de contempler le fait que les aventures qui l'ont amusé jusqu'ici sont les mêmes qui le conduisent à ce moment si douloureux. Comment faire la part des choses ? Est-ce même possible ? Rien n'est moins sûr.

Mais l'idée seule du sacrifice ne suffit pas à rendre compte de cette métamorphose miraculeuse tant elle est radicale. À cela doit s'ajouter une irrévérence romanesque, qualité trop souvent mécomprise. Car on parle souvent du caractère espiègle des extraits de *Waverley* qui s'adressent au lecteur, chatouillant ses attentes, et à ces commentaires dotés d'un certain esprit dont le roman est parsemé quand on veut en illustrer l'irrévérence. Mais je pense que celle-ci se trouve ailleurs. Je soutiens que la révérence à Cervantès, elle, est une fausse piste. Il ne s'agit pas d'accuser Scott de fausse modestie. Pour être romancier, Scott sait qu'il n'est pas question de faire mieux ou moins bien que Cervantès, mais qu'il est surtout question de faire autre chose. Ce qu'il apprend de son Maître c'est que chaque romancier, pour être digne de ce nom, doit opérer cette création radicale qu'est l'incarnation de la vérité romanesque en enfantant un personnage qui lui apprend quelque chose. La lecture de *Waverley* confirme la réussite du roman et l'échec partiel du projet de l'écrivain. « Nous écrivons parce que nous ne savons pas ce que nous voulons dire. Écrire nous le révèle », J. M. Coetzee le savait. Gageons que celui qui écrit un roman tout particulièrement, en ayant une intention précise risque d'être très vite rattrapé par les limites de son propre projet. Edward *Waverley* est un personnage qui s'aventure en Écosse sans trop savoir l'histoire qu'il veut s'offrir, au grand bonheur de son lecteur. Mais surtout, nous découvrons avec Scott, qu'Edward est plus grand que son créateur.

**dans l'ambiguïté innée de l'éducation ainsi que du projet**

### **romanesque dans sa globalité.**

Le troisième chapitre du roman est consacré à l'éducation de notre héros. Arrêtons-nous sur l'extrait suivant :

On me dira sans doute qu'il est nécessaire de rendre la science agréable à la jeunesse, et l'on me rappellera ces vers où le Tasse dit qu'il faut mêler du miel à la potion destinée pour l'enfant ; mais dans un siècle où les enfants sont initiés aux sciences les plus arides par la méthode pénétrante de jeux instructifs, on ne doit pas craindre les conséquences d'un enseignement trop sérieux et trop sévère. L'histoire d'Angleterre est aujourd'hui réduite à un jeu de cartes, les problèmes de mathématiques à des jeux d'énigmes, et nous sommes sûrs qu'on peut apprendre l'arithmétique en une semaine, en jouant quelques heures sur le tableau nouveau et compliqué du royal Jeu de l'Oie ; encore un pas, et l'on apprendra de la même manière le Credo et les Dix Commandements, sans avoir besoin d'un visage grave, d'un ton solennel, et de l'attention soutenue exigée jusqu'ici des enfants bien élevés du royaume. Ce pourrait être néanmoins le sujet de considérations sérieuses de savoir si ceux qu'on habitue à acquérir l'instruction par la voie de l'amusement n'en viennent pas à rejeter tout ce qui se présente à eux sous la forme d'études ; si ceux qui apprennent l'histoire dans les cartes n'en viennent pas à préférer le moyen au but ; et si, en apprenant à nos élèves la religion par un jeu, nous ne les portons pas à se faire un jeu de la religion. Quant à notre jeune héros à qui l'on permit de ne chercher l'instruction que d'après ses caprices, et qui conséquemment ne chercha que celle qui l'amusait, l'indulgence de ses maîtres porta des fruits qui eurent une longue et funeste influence sur son caractère, son bonheur et son intérêt.

On confond trop souvent le laxisme éducatif réellement dénoncé par Scott et la connaissance romanesque qui est célébrée dans le roman. Oui, Waverley a la tête farcie d'histoires et de modes romantiques qui voilent le monde qu'il désire si ardemment explorer, et qui lui attirent d'innombrables ennuis, mais il est aussi celui qui devient capable de rencontrer *les autres*, et il doit cela à son éducation romanesque. Or s'il suffisait de dénoncer « cette aberration d'esprit plus commune, qui ne change point le fond des choses, mais les couvre d'un vernis [romantique] » on n'aurait pas besoin de romans. Certes, Scott ne fait pas l'économie de ses jugements, c'est d'ailleurs quelque chose qu'on lui reproche souvent, mais on peut les trouver divertissants, à défaut d'exiger qu'ils soient justes, ce qui est mon cas. Je dirais même que le triomphe incontestable de la nature capricieuse d'Edward Waverley contre les injonctions morales de l'écrivain sont, à mon sens, la quintessence du plaisir que représente la lecture de ce roman. Plaisir infiniment augmenté par le fait que tout le combat du romancier contre le poète et l'historien se déroule sous les yeux du lecteur (il y a des bouts de poésie qui surgissent un peu de partout, on en cite, on en récite, on en traduit, on en transcrit, on en parle...).

Là où certains verraient dans cette caractéristique un excès, ou un manque de maîtrise de la forme, je vois un romancier vaillant, généreux et touchant, tant il est hésitant. Les critiques qui reconnaissent à Scott sa valeur de romancier nous invitent à lui pardonner ces excès, je suis plutôt encline à l'en remercier. Si *Waverley* est la parodie de quelque chose, il est la parodie des intentions de son créateur, et de celles du lecteur, aussi, en commençant par les miennes.

Je n'avais pas lu ce roman de Walter Scott quand je vivais en Écosse, mon pays d'adoption. Aujourd'hui, la rencontre du personnage de *Waverley* a complètement transformé la mémoire de toutes ces années, au point où je ne sais plus si certaines sont vraies ou fausses. Le fait qu'« en Écosse une maison s'appelait une *ville*, et un fou un *innocent* » je l'ai appris lors de mon séjour dans le roman, mais je suis persuadée aujourd'hui de l'avoir appris avant, quand j'étais encore là-bas. Edward *Waverley* a triomphé sur mon histoire et sur l'histoire de l'Écosse, et entre nous, je ne le regrette pas.

M. P.